
HISTOIRE DES ROIS D'ALGER

PAR
Fray Diègo de Haëdo, abbé de Fromesta

TRADUITE ET ANNOTÉE

PAR
H.-D. DE GRAMMONT

(Suite. — Voir les nos 139, 140, 141, 142, 143 et 144)

CHAPITRE XXI

Hassan Pacha, Vénitien, vingt-deuxième Roi.

§ 1^{er}.

Hassan Pacha, Renégat Vénitien, succéda à Rabadan Pacha. Étant tout jeune garçon, il naviguait sur un vaisseau Esclavon ou Ragusain, où il servait de commis à l'écrivain ; ce vaisseau fut pris, dans un combat, par Dragut-Reïs, Roi de Tripoli ; Hassan devint esclave des Turcs et fut amené dans cette ville. Son nom chrétien était Andretta ; il tomba en partage à un Turc Levantin, qui le fit renier et le garda longtemps avec lui ; puis, étant mort sans enfants, tous ses biens et ce même Andretta ou Hassan échurent à Dragut. Quand ce dernier eut été tué à Malte, en 1556, et qu'Ochali lui eut succédé, en s'emparant de tout son héritage, Hassan devint l'esclave du nouveau Pacha, et, comme il fut toujours astucieux,

plein de savoir-faire, d'audace et de désinvolture, il gagna, tant par ces qualités que par des *veillaqueries* (1) familières aux Turcs, la faveur d'Ochali, quand celui-ci fut nommé Roi et Gouverneur d'Alger, il le fit son Elami, c'est-à-dire Trésorier ou Intendant général. Il continua à remplir les mêmes fonctions auprès de lui, quand il fut Grand Amiral en Turquie, et, comme il était d'une nature très ambitieuse et très active, il occupa tous les offices chez son maître, même le commandement des esclaves captifs, qui le craignaient comme un diable, à cause de sa cruauté et des supplices qu'il leur infligeait. Plus tard, Ochali lui donna le commandement d'une galère; quand il prit la mer avec son patron, il eut toujours soin de composer sa chiourme des meilleurs rameurs qui se trouvaient dans le bagne; ils étaient aussi les plus battus et les mieux rossés de toute la flotte, en sorte que sa galère était toujours en avant des autres. Il se trouvait avec Ochali à la prise de la Goulette, et, en 1577, il en obtint, à force d'importunités, le Gouvernement d'Alger, quoique celui-ci, comme il le dit souvent, craignît, connaissant bien le caractère d'Hasan, qu'il n'eût avec la Milice d'Alger, race indomptable, les mêmes désagréments qu'il avait eus lui-même autrefois. Il fut cependant nommé, et Ochali lui donna une de ses galères et cinq autres galères Turques bien armées, avec lesquelles il partit de Constantinople, à la fin de mai 1577, emmenant avec lui Mustapha de Xilo, Renégat de cette île, pour commander la flotille pendant le voyage.

§ 2.

Il était à peine nommé, que quelques-uns des Renégats d'Ochali, qui partaient avec lui et qui le détestaient à

(1) *Vellaqueries*. — Le mot ne peut pas se traduire exactement en français. C'est un terme méprisant qui laisse entendre de basses complaisances et des actes infamants.

cause de sa cruauté et de sa basse condition, firent le complot de le tuer en route et de se sauver en terre Chrétienne avec la galère. Mais, comme on était près d'arriver à Malvasia, ville de Morée, trois de ces Renégats s'étant disputés avec un jeune garçon Vénitien nommé Xavan, qui était un des auteurs et un des chefs de la conspiration, celui-ci découvrit le complot à Hassan en lui nommant ses complices. Hassan, arrivé à Malvasia, fit attacher par le bras gauche un de ces Renégats, nommé Jusuf, de nation Grecque, à la pointe de l'antenne de sa galère, et le fit percer cruellement de flèches ; il fit mettre un autre Renégat Grec, nommé Amuçà, dans une barque où on l'étendit, tout nu, sur une planche, attaché, par les pieds et les mains, à quatre cordes sur chacune desquelles tira une galère lancée à toutes rames, et il le fit mettre ainsi en quatre quartiers ; plus tard, en arrivant à Coron, ville de Morée située à 100 milles plus loin, il fit attacher, par le bras droit, à la pointe de l'antenne de sa galère, un autre Renégat Calabrais, nommé Reyeb, et le fit tuer à coups de flèches. Il fit mettre le reste des conjurés à la chaîne, après s'être longtemps laissé supplier de leur faire grâce de la vie pour cette fois.

§ 3.

Il arriva à Alger le 29 juin 1577, le jour même des Apôtres saint Pierre et saint Paul, et commença d'abord (contre toute justice) par s'emparer de tous les esclaves aptes à payer une bonne rançon, qui appartenaient aux Reïs, aux Turcs, aux Mores et à Rabadan Pachalui-même, ce qui était la meilleure manière possible de se procurer de l'argent. Personne n'osa s'opposer à sa volonté, excepté le Caïd Mohammed le Juif, qui ne voulut jamais consentir à se laisser prendre un Chevalier de Malte et deux prêtres qui étaient ses esclaves, ce qui leur coûta quatre ans et demi de la plus terrible captivité qu'on ait

jamais subie à Alger et dans la Barbarie. En outre, il força les Reïs et les Corsaires, qui ne payaient auparavant aux Rois que le septième de leurs prises, à en donner le cinquième, et il ne laissa aucun d'eux armer un bâtiment sans se faire comprendre pour une part personnelle dans les chances de l'entreprise. De plus, il fit acheter beaucoup de blé, duquel il y avait alors disette à Alger et dans le Royaume, en fit faire du pain et le fit vendre ; il agit de même pour le beurre, l'huile, le miel et les légumes, si bien que les Janissaires lui disaient plus tard en face que tout ce qui se vendait au marché était à lui, excepté les choux et le cresson. Il augmenta beaucoup le tribut des Mores et des Arabes, et, comme pendant les trois ans que dura son gouvernement, il y eut une grande famine à Alger, il les força de payer en blé et en orge, qu'il fit vendre ensuite, dans toutes les villes et bourgades du Royaume, à ces mêmes Mores et Arabes, en retirant le double du prix pour lequel on le lui avait donné. Il fit aussi le commerce de la viande, se procurant une grande quantité de moutons qu'il vendit aux boucheries, par l'intermédiaire de quelques Mores, ses affidés. Il ramassa aussi presque toute la monnaie d'argent, c'est-à-dire les aspres, qu'il y avait à Alger, et fit faire chez lui de la nouvelle monnaie par des orfèvres Chrétiens, ses esclaves, transformant l'ancienne en aspres de Turquie, qu'il envoyait à Constantinople, où l'argent était très recherché ; avec le reste, qu'il mélangea avec beaucoup d'alliage, il fit faire des aspres d'Alger. De plus, il ne permit de vendre des captifs, soit en public, soit de gré à gré, ni à aucun d'eux de se racheter, sans qu'auparavant on ne l'eût amené devant lui ; et s'il lui semblait qu'on pût y gagner seulement trente écus, il le payait à son patron et s'en emparaît (1) ; et ensuite le malheureux captif avait des

(1) Le droit de préemption et de retrait des captifs avait toujours appartenu aux Pachas ; c'était un de leurs droits régaliens, et Haëdo le constate lui-même dans plusieurs passages du *Dialogo de los Martyres*.

milliers d'écus à déboursier pour se racheter. D'après l'ancien usage, les Rois accordaient le courtage des cuirs et des cires que les marchands Chrétiens achètent à Alger à un Turc ou à un More, qui peut seul les acheter aux Indigènes et les vendre aux Chrétiens ; désirant garder ce gain pour lui, il s'empara de cette charge et fit faire l'achat et la vente par ses Renégats ou ses serviteurs Mores. L'usage était encore que les marchands Chrétiens pussent vendre librement après avoir payé les droits, et que le Roi, s'il achetait quelque chose, le payât comme les autres ; mais il voulut qu'on lui présentât les marchandises avant le paiement des droits, et il choisissait ce qu'il voulait et pour le prix qui lui plaisait ; encore ne payait-il que très tardivement, après mille importunités, offrant en paiement des cuirs pourris que personne ne voulait plus prendre, et si le marchand n'en voulait pas, il devait se résigner à perdre le tout. Avec la même avarice, il exigea que les Turcs payassent, comme le font les Mores, les droits de succession, dont ils avaient toujours été exemptés jusque-là, ou qu'ils abandonnassent l'héritage, et, sinon, qu'ils renonçassent aux paies-mortes qu'ils touchaient presque tous ; mais il ne put pas obtenir cela, parce qu'ils se révoltèrent tous contre lui. Quant à la justice, il la rendit comme une bête féroce, principalement contre les pauvres Chrétiens ; car, lorsqu'un Chrétien était pris cherchant à fuir, il le faisait saisir par ses esclaves et brûler vif en leur présence ; il faisait bâtonner les autres jusqu'à la mort, et leur coupait lui-même les narines et les oreilles, ou faisait exécuter ce supplice devant lui (1).

Mû par le désir de s'emparer d'un vaisseau Catalan et de rendre captifs les neuf marins Chrétiens de l'équipage, il suborna (cela fut su de tout le monde) des Turcs qui firent cacher deux Chrétiens Catalans dans ce vaisseau,

(1) Cervantes, dont ce terrible homme fut le patron, nous en a laissé un portrait tout à fait semblable à celui d'Haëdo.

qui était une jolie saëtie ; puis il envoya visiter le bâtiment, et quand on y eut trouvé les captifs, s'en empara, ainsi que de l'équipage, qu'il mit à la chiourme de sa galère. Il pendit de ses propres mains, dans son palais et dans sa chambre même, un de ses esclaves nègres qui avait commis un vol domestique. De son temps, la Limosna de Portugal arriva à Alger avec des Pères Théatins qui venaient faire des rachats d'esclaves; comme ils avaient apporté quatorze mille écus de quatre et de huit réaux, il s'en empara sans raison, les paya aux Pères comme il le voulut, et bien moins que ce qu'ils valaient dans le pays. Enfin, il fit tant d'injustices, d'extorsions, de violences et de vols, que les Turcs et les Mores invoquaient Dieu contre lui, et un des principaux Marabouts, ou Chaciz, dans une procession que faisaient les Mores pour demander de la pluie, parce qu'il n'en était pas tombé depuis dix mois (d'avril 1578 jusqu'en février 1579), lui dit en face que c'était à cause de ses péchés que Dieu ne donnait pas d'eau.

En ce moment, se trouvait à Alger le Renégat Morat-Reïs, de nation Arnaute (que nous nommons Albanais), fils de parents Chrétiens, tombé à douze ans au pouvoir du corsaire Carax Ali, un des Capitaines les plus fameux d'Alger (1); ce Morat étant un garçon bien doué, son patron lui avait donné une galère de dix-neuf bancs, pour qu'il l'accompagnât en course, comme il l'avait fait plusieurs fois, donnant de nombreuses preuves de son habileté, de sa valeur et de son intrépidité, qualités qu'il montra bien clairement en 1565, lorsque la flotte Turque attaqua Malte; car, s'étant séparé de son maître pour

(1) De Thou le nomme *Caraccioli* et *Caragiali*. Le jour de la bataille de Lépante, il alla, seul, reconnaître la flotte Chrétienne, en compter les bâtiments et en évaluer les forces; cet acte d'audace le mit en relief. En 1568, lorsque le prince de Piombino avait tenté de prendre Bône par surprise, Carax Ali, à la tête de la flotille algérienne, l'attaqua et le força de se retirer après un rude combat. (De Thou, *Histoire universelle*, t. V, p. 509, et t. VI, p. 233.)

aller en Corse avec le vaisseau qu'il lui avait donné, arrivé à Pianosa, qui est près de l'île d'Elbe, non loin de Piombino, son vaisseau s'étant brisé contre un rocher, il trouva moyen de ne perdre que la coque, sauvant toute sa chiourme et tout ce que contenait la galiote, présage certain de la grande fortune qui lui était réservée. Il cacha dans une caverne ses captifs, ses voiles, ses rames et agrès, et passa quarante jours dans l'île, jusqu'à l'arrivée fortuite de quatre galiotes Turques qui allaient en Corse, sur lesquelles il embarqua ce qu'il avait caché et revint à Alger, où se trouvait son patron Carax Ali, qui, pour le punir de l'avoir quitté et de n'avoir pas été à l'attaque de Malte, lui enleva tous les Chrétiens qu'il avait ramenés ; cela fut cause que Morat-Reïs, très mécontent de son maître, le quitta, très désireux de faire la course pour son compte, afin de se relever et de réparer son échec. Il arma une galiote de quinze bancs, bien pourvue de tout le nécessaire, et s'en fut avec elle sur les côtes d'Espagne, où il prit trois brigantins qui allaient à Oran, avec cent quarante Chrétiens ; cette victoire fut si rapide qu'il arriva à Alger, à sa grande joie, sept jours seulement après son départ. Depuis ce moment, il eut l'affection des Corsaires et des habitants, et son patron lui arma un vaisseau de dix-neuf bancs pour continuer la course qu'il faisait avec tant de succès. Le premier voyage que Morat fit avec cette galiote fut en compagnie d'Ochali, Roi d'Alger, qui, sorti en course avec quatorze vaisseaux, prit quatre galères de Malte, près de Licata, en Sicile (comme nous l'avons raconté) ; il s'en fallut de peu qu'Ochali ne fît tuer Morat, à cette occasion ; celui-ci tenait la tête de la flotte avec un autre corsaire nommé Kara Oja, qui commandait une galère de vingt-quatre bancs, et ils attaquèrent ensemble la galère de Malte la *Sainte-Anne*, qui était restée seule à attendre le choc des Turcs. Ochali, voyant qu'on lui avait manqué de respect au point de chercher à le précéder et à lui enlever l'honneur de cette prise, qu'il pouvait faire avec sa

galère sans l'intervention de Morat, faillit le punir sévèrement; toutefois, il dissimula sa colère, par égard pour Carax Ali. Après le départ de ce dernier pour Constantinople, Morat-Reïs résida à Alger, partant souvent en course, faisant de grosses prises et bien du mal à la Chrétienté. Ces captures le rendirent si riche qu'il devint un des plus grands Corsaires d'Alger et un de ceux qui nous châtièrent le plus durement de nos péchés. Nous n'en fîmes que trop la triste expérience en 1578 (1), lorsque, sortant d'Alger, au mois de janvier, avec huit galiotes, partie à lui, partie à cinq autres Reïs de ses amis, il suivit la côte de Barbarie jusqu'à Porto-Farina, lieu situé à quarante milles de Tunis, où il resta plus de deux mois à cause du mauvais temps, ravitaillé par le Roi de cette ville jusqu'au moment où le temps lui permit de continuer son expédition; il passa alors en Calabre avec ses vaisseaux, resta en relâche pendant assez longtemps (suivant la coutume des Corsaires) dans les petites baies qui sont sur la côte, jusqu'à ce que, un matin qu'il se trouvait près de Policastro, il découvrit deux galères de Sicile, dans lesquelles se rendait en Espagne le Duc de Terranova, Président et Capitaine général, qui gouvernait la Calabre. Morat donna si vivement la chasse à ces galères, avec ses huit vaisseaux, que six d'entre eux en atteignirent une, nommée le *Saint-Ange*, qui, ayant gagné le large, fut prise très aisément sans que personne pût s'en échapper. Morat-Reïs, avec sa galiote et une autre qui le suivit, attaqua la capitane de Sicile, en laquelle se trouvait Terranova, qui, se voyant moins fort que l'ennemi, prit le parti d'aborder à l'île de Capri, qui est à trente milles de Naples. Et, y étant arrivé, il se jeta à terre et se sauva avec la plupart des passagers et de

(1) Ce fut dans cette course qu'Haëdo fut pris. Nous sommes tout au moins certain que c'est à la même date, et le ton personnel que prend ici l'auteur nous est une preuve surérogatoire qui ne manque pas de valeur.

l'équipage, laissant la galère et la chiourme au pouvoir des Turcs, qui attaquèrent à l'Ave-Maria du soir. Cette entreprise aventureuse augmenta le crédit et la réputation du Renégat, qui s'en retourna très content et triomphant, sans entreprendre autre chose pour le moment (1). Lorsqu'il fut arrivé à Alger, au mois de juin, le Roi Hassan Vénitien lui prit la Capitane du Duc, dont il venait de s'emparer, la fit tirer à terre et arranger pour son usage, et s'en servit depuis ce temps-là.

Revenons au récit de ce que fit Hassan pendant son gouvernement. Tout d'abord, désireux de se faire craindre par la Chrétienté comme grand corsaire, il sortit d'Alger, le 20 juillet 1578, avec quinze galères et galiotes, et se rendit à Matifou, d'où il partit le 30 du même mois, emmenant avec lui tous les navires qui étaient venus se joindre à lui, c'est-à-dire vingt-deux galères et galiotes et quatre brigantins, que les Turcs appellent frégates; ce jour-là, il s'en fut jusqu'à Majorque, où il débarqua du monde, le 1^{er} août, pour s'emparer d'un petit bourg voisin; comme les Turcs commençaient le pillage, arrivèrent des cavaliers et des arquebusiers de Majorque et d'autres endroits, qui les forcèrent à se rembarquer, emmenant toutefois avec eux trente personnes, la plupart femmes et enfants. De là, il se rendit à Iviça, où il débarqua encore; les Turcs vinrent jusqu'aux fortifications de la ville, y perdirent soixante hommes et furent obligés de se retirer. Il se dirigea ensuite vers Alicante

(1) Ce Morat-Reïs fut un des premiers qui, au mépris des traités et des ordres du Grand Seigneur, attaquèrent des navires Français. Sa tête fut demandée par nos ambassadeurs, et il ne parvint à la sauver qu'en changeant de résidence. On lit dans une lettre de M. de Germigny à Henri III : « Commandement exprès a été donné pour » faire appréhender et conduire lié aux fers en ceste Porte ung nom- » mé Morat-Reïs, grand Corsaire de la coste de Barbarie, qui est le » principal auteur des susdites prinses et voleries, avec saisissement » des biens, facultez, marchandises et esclaves qui se retrouveront » en ses mains. » (*Négociations*, t. IV, p. 124.)

et rencontra, près de cette ville, un navire de six mille *salmas*, qui venait de Gênes ; il le prit rapidement, y fit quatre-vingt-dix captifs, tant des passagers que de l'équipage, s'empara des riches marchandises qui s'y trouvaient, et, sans poursuivre davantage sa course, retourna vers Alger, où il arriva le 11 août, en sorte que, en comptant le jour où il partit de Matifou, qui fut le 30 juillet, il ne resta que douze jours pour l'aller et le retour de ce voyage, qui fut le premier et le dernier qu'il fit pendant son règne.

§ 4.

L'hiver suivant (le Roi Don Sébastien de Portugal étant mort), le Roi Philippe II d'Espagne avait la prétention de s'emparer du Portugal à la suite de la mort du Cardinal Don Henri, successeur de Don Sébastien. Connaissant les divisions qui existaient dans ce royaume, au sujet de la succession au trône, Philippe faisait de grands préparatifs de guerre pour donner la prépondérance à son parti. Au printemps de 1579, il avait fait rassembler beaucoup de troupes et de vaisseaux dans toute l'Andalousie, le port de Cadix et autres lieux. Quand on apprit cette concentration à Alger, ainsi que les perpétuelles arrivées de troupes en Espagne qui se faisaient par une foule de vaisseaux et de galères chargés d'infanterie et de munitions, que les corsaires rencontraient chaque jour et de tous côtés, les Algériens furent pris d'une frayeur très grande et générale (1) ; ils crurent que tous ces préparatifs étaient faits contre eux ; aussi Hassan Pacha s'empressa-t-il de faire fortifier en grande hâte le château et la tour qu'Hassan Pacha, fils de Barberousse, avait fait bâtir autrefois à un mille d'Alger, sur la colline où l'Empereur Charles-Quint, de glorieuse mémoire, avait

(1) Voir les *Négociations* déjà cit., t. III, p. 756, 764, etc.

(comme nous l'avons dit précédemment) planté son pavillon quand il était venu attaquer Alger, en l'an du Seigneur 1541. Nous avons décrit en détail dans la *Topographie d'Alger* (1), à laquelle nous renvoyons le lecteur, cette forteresse avec son château rond, ses quatre tours en carré, ses terre-pleins et ses bastions qui en faisaient un ouvrage très respectable. On ne peut nier que dans cette œuvre, qui dura toute l'année 1579, et une partie de 1580, Hassan Pacha n'ait montré beaucoup de soin et d'activité; il était souvent là, depuis le matin jusqu'à la nuit, faisant travailler les Chrétiens, les Mores et Juifs de la cité qu'il forçait à la besogne, les taxant à tant de travail par jour. En même temps, en 1579 et 1580, où une terrible famine fit mourir comme des mouches une quantité infinie de Mores et d'Arabes pauvres d'Alger, Hassan Pacha eut la charité de faire donner à tous les morts un suaire d'étoffe ou de linge grossier pour les enterrer. On compte que depuis le 17 janvier 1580 (jour de la Pâque des Mores, nommé par eux la fête du mouton) jusqu'au 17 février, il mourut de faim, dans les rues d'Alger, cinq mille six cent cinquante-six Mores ou Arabes pauvres. Pendant cette année et la moitié de l'autre, on reçut de plus en plus de nouvelles des grandes forces que le Roi d'Espagne amassait à Cadix et à d'autres endroits; malgré tous les avis que recevaient le Roi, les Turcs et la Milice, ils ne pouvaient savoir contre qui ces forces allaient être dirigées et cela continuait à tenir Alger dans une grande terreur; Hassan Pacha ne cessait d'envoyer un grand nombre de galiotes et de frégates prendre langue à la côte d'Espagne. Et quand on lui amenait quelque Chrétien qui lui paraissait de bon jugement, il s'enfermait avec lui dans sa chambre et le fatiguait de demandes, n'épargnant rien pour obtenir une certitude; il ne put pourtant jamais l'avoir, jusqu'au moment où l'armée Espagnole pénétra en Portugal. Pendant que

(1) Caput IX.

régnait cette terreur, il fit plusieurs fois prévenir le Sultan et son patron Ochali des craintes que lui inspirait l'Espagne et demanda du secours (1). Et comme on disait que le Roi de Fez s'alliait contre lui avec les Chrétiens, il envoya un des principaux Marabouts d'Alger pour lui persuader de ne pas le faire. Comme, d'autre part, son avarice ne diminuait pas, que les vexations qu'il faisait subir aux villages de l'intérieur étaient graves et continuelles, les Janissaires ne pouvant dissimuler les grandes plaintes qu'ils avaient à faire de lui, rédigèrent un long mémoire sur ses fautes et sur son mauvais gouvernement, et envoyèrent cette plainte au Sultan par une galère, dans laquelle ils firent embarquer quelques-uns des principaux Mores de l'intérieur, et, Sidi Bou Taïb, Marabout et *Chaciz* de la principale Mosquée, leur délégué, avec trois Boulouks Bachis les plus anciens d'entre eux, tous chargés d'informer le Sultan de ce qui se passait, de lui demander justice d'Hassan Pacha, et de le prier d'envoyer un nouveau Roi à Alger.

§ 5.

Cette galère partit, avec les députés et les plaintes dirigées contre Hassan, le 16 novembre 1579, et resta quelque temps à Bizerte, pour y attendre le départ de Rabadan Pacha, qui cessait d'être Roi de Tunis. Elle arriva à Constantinople à la fin de janvier 1580. Ochali

(1) Il demanda aussi du secours à la France. M. de Juyé écrivait de Constantinople, le 19 mai 1579, à M. de Villeroy, pour lui faire savoir qu'Euldj-Ali l'avait prié, de la part d'Hassan, de demander au Roi la permission de se procurer à Marseille des munitions de guerre et des agrès. L'ambassadeur avait répondu qu'il était inutile que le Grand Sultan en fit une demande spéciale, et que, si Hassan se conduisait bien à l'égard des Français, on lui procurerait tout ce dont il avait besoin (*Négociations*, t. III, p. 800).

apprenant cette nouvelle, et connaissant les griefs qu'on venait faire valoir contre son Renégat qu'il avait fait nommer Roi d'Alger, chercha à dissuader les envoyés Turcs ou Mores, de se plaindre au Sultan; mais ce fut en vain, tellement ils étaient offensés des tyrannies d'Hassan. L'ambassade parvint donc au Grand Seigneur, qui, lorsqu'il eut connaissance des exactions du Pacha, leur promit de le châtier exemplairement. Pour leur donner un homme capable de punir Hassan, et de gouverner Alger, il fit appeler Djafer Pacha, Renégat Hongrois, eunuque qui l'avait servi et porté sur ses bras dans son enfance, et qui gouvernait une province en Hongrie avec une renommée méritée de justice. Pendant ce temps là, Hassan, ayant suborné à Alger quelques Caïds et d'autres notables Turcs et Mores, fit un faux mémoire en riposte à celui de la Milice et l'envoya à Ochali, avant que Djafer Pacha ne fut arrivé à Constantinople. Le Capitan Pacha alla avec ce mémoire trouver la mère du Sultan, le lui montra, lui fit en même temps un présent de trente mille écus, et obtint d'elle qu'elle parlât à son fils pour apaiser sa colère. Cependant Djafer était arrivé et fut chargé par le Sultan de faire une enquête à Alger sur les deux affirmations contradictoires; dans le cas où Hassan serait reconnu coupable, il devait lui faire couper la tête. Mais Ochali s'arrangea si bien que la mère du Sultan ordonna à Djafer d'être indulgent en tous cas pour Hassan et, en même temps, Ochali donna à Djafer vingt mille écus pour les frais de son voyage, afin de l'engager à la douceur.

Au mois d'avril de cette année, Morat Reïs sortit d'Alger avec un autre Corsaire, et, ayant mis le cap sur les côtes Romaines, ils arrivèrent à un lieu nommé *Januti* (port de Toscane); là ils aperçurent deux galères du Pape qui faisaient le long de cette côte un voyage de plaisance avec leur Général, nouvellement promu par Grégoire XIII; Morat, qui n'avait que deux galiotes, n'osait pas attaquer les galères chrétiennes et était per-

plexe, lorsqu'il eut la chance de voir arriver Amosa Reïs et Ferru Reïs, corsaires qui pirataient avec deux autres vaisseaux; il leur fit part de leur projet et tous quatre se résolurent à attaquer les galères du Pape qui venaient d'arriver et de s'arrêter au port de Saint-Étienne, se doutant si peu de ce qui les attendait que le Général et la plus grande partie des soldats étaient descendus à terre pour se livrer à la chasse et à d'autres amusements. Morat et ses compagnons, ayant trouvé les galères abandonnées, les prirent sans difficulté ni résistance, et les emmenèrent immédiatement avec la chiourme, parmi laquelle il y avait beaucoup de clercs et de religieux condamnés en punition de leurs délits; à la vérité, les Turcs firent peu d'autres captifs; car presque tout le reste de l'équipage présent s'était sauvé à terre dans les barques pendant les quelques instants où cela leur fut possible. Morat Reïs revint à Alger avec cette prise; il y arriva au mois de juin, partagea le butin avec ses compagnons, donnant sa part à chacun, et fut reçu avec une grande joie par toute la ville; Hassan Pacha prit pour lui la capitane du Pape et fit un ponton de l'autre navire pour fermer une brèche du môle. Djafer Pacha arriva à Alger le 29 août 1580, ne s'occupa pas des affaires d'Hassan et le laissa en liberté. Celui-ci partit d'Alger le 19 septembre suivant avec onze vaisseaux, quatre à lui et à son Kahia, tous armés de ses esclaves et de ses Renégats, et sept de Constantinople qui avaient servi d'escorte à Djafer.

A son départ, c'était un homme de trente-cinq ans, de haute taille, maigre, les yeux brillants et sanglants, avec un nez effilé aux larges narines, la bouche fine, la barbe rare, châtaine tirant sur le rouge; tout son visage décelait son mauvais caractère. Il eut à Alger, d'une Renégate esclave, un fils qui mourut au bout d'un an; il le fit enterrer (avec un de ses neveux qui était venu de Venise le retrouver, s'était fait Turc à sa sollicitation, et était mort un an après) dans une Kouba très bien sculptée qui est la première qu'on rencontre en sortant de la porte

Bab-el-Oued. Il avait encore une fille de trois ans, qui naquit aussi à Alger. Arrivé à Constantinople, il put, grâce à l'influence de son patron Ochali et surtout à la protection de la mère du Sultan, faire oublier toutes les mauvaises actions qu'il avait commises pendant qu'il gouvernait Alger.

CHAPITRE XXII

Djafer Pacha, vingt-troisième Roi.

§ 1^{er}.

Djafer Pacha, qui gouverne Alger en ce moment, (1581) est, comme nous l'avons dit, Hongrois (1), et fut pris, étant enfant, en même temps que sa mère, un frère déjà grand et une sœur, dans une incursion que les Turcs firent en Hongrie. Comme ils étaient tous de belle apparence, ils furent offerts à la mère du Sultan qui règne aujourd'hui et devinrent serviteurs dans son palais; pendant l'enfance du Grand Seigneur, Djafer, qui était Renégat et eunuque, le portait continuellement entre ses bras. Cela lui valut plus tard l'affection du Souverain, de laquelle il ne démérita pas par ses actions; car ayant été chargé de plusieurs gouvernements et entre autres d'un Pachalik très important en Hongrie, il s'y montra toujours juste, droit, doux, affable et, en même temps grand justicier et terrible pour les brigands.

(1) M. de Maisse écrivait à Henri III, au mois de mars 1586 : « L'on » doute de la mort du Jaffer Bassa, lequel est subject du roy, natif » de Dieppe, et est estimé entre eux très vaillant homme. » (*Négociations*, t. IV, p. 373). Après son départ d'Alger, il fut nommé pacha à Tauris, pour commander l'armée contre la Perse.

Il en résulta, qu'au moment où le Sultan reçut (comme nous l'avons dit) les réclamations d'Alger, il l'y envoya pour châtier Hassan Pacha, Vénitien, qui y exerçait mille tyrannies ; il le choisit comme très apte à faire justice et à restaurer un Royaume qui était presque perdu. Il arriva à Alger, comme nous l'avons dit, le 24 août 1580, et le contentement de tous en fut immense. Il ne fit pas justice d'Hassan pour les raisons que nous avons données plus haut ; il est vrai qu'il fit emprisonner quelques Caïds Turcs, tels que le Caïd Daüt et le Caïd Bendali, auxquels on reprochait d'être complices de quelques-unes des fautes d'Hassan ; mais, peu de jours après, il les fit relâcher, n'ayant rien découvert sur leur compte. Il tranquillisa et ramena à l'obéissance tous les Turcs et Mores d'Alger et du Royaume, promettant à tous paix, équité et justice, disant à tous et tout haut qu'il n'était pas venu à Alger pour s'enrichir, attendu que ce qu'il possédait lui suffisait jusqu'à la fin de ses jours et qu'il n'avait pas d'enfants à qui laisser son héritage. Il amena avec lui sa mère, qui, comme l'assurent des gens de la maison du Roi, et comme c'est un fait notoire à Alger, y vit plutôt en Chrétienne qu'en Turque ou Renégate. Il amena aussi avec lui son frère cadet, Renégat et eunuque comme lui. Jusqu'aujourd'hui, 8 mars 1581, qui font huit mois qu'il règne et gouverne, au moment où j'écris ces lignes (1), on n'a remarqué en lui ni vice ni méchanceté, et l'on n'a jamais appris qu'il ait fait de mal à personne. Il est très compatissant pour les Chrétiens ; si on lui en amène un qui ait voulu s'enfuir (c'est la coutume de les amener dans ce cas au Roi) ou

(1) Il est bon de noter cette phrase, qui nous apprend clairement qu'Haëdo écrivit son *Epitome* pendant sa captivité, bien que l'ouvrage n'ait paru qu'en 1612. A partir de ce moment, il ne parlera plus que par oui-dire, et on devra beaucoup moins se fier à ses assertions, souvent émises sur la foi de gens mal renseignés eux-mêmes. C'est ce qui explique les erreurs fréquentes que nous rencontrerons à dater de 1582.

qui ait cherché à s'emparer d'une barque pour s'échapper, il en est quitte pour des réprimandes et pour dix, douze ou quinze coups de bâton. Quant à ses esclaves, il a ordonné depuis son arrivée qu'on ne leur mit pas la chaîne et qu'on ne les bâtonnât pas sans son ordre exprès; il leur fait donner de bons vêtements et une bonne nourriture. Tout le vin qui lui vient des droits perçus sur les navires Chrétiens qui viennent en vendre à Alger, il le fait distribuer à ses esclaves, au lieu d'exiger qu'on le lui paie en argent, comme le faisaient ses prédécesseurs. Il a fait savoir à tous les marchands Chrétiens et aux Pères de la Limosne qui se trouvaient à Alger, d'écrire en Espagne et à toute la Chrétienté, qu'on pouvait librement venir pour le commerce ou pour effectuer des rachats, et qu'il promettait de montrer par ses actions qu'on n'avait plus affaire à Hassan Pacha, vu qu'il n'était pas venu à Alger pour s'enrichir, mais pour y faire bonne justice à tout le monde. Le Khalifa qu'il avait amené de Constantinople ayant excité les plaintes de sa maison par sa brutalité et ses intrigues, fut renvoyé et remplacé. Quelques Janissaires s'étant plaints de ce que leur Agha (qui était cependant venu avec Djafer de Constantinople) avait commis de mauvaises actions, qu'il les privait arbitrairement de leur paie, et qu'il avait extorqué à d'autres de l'argent et des présents, il le cassa de son grade, après avoir obtenu le consentement de la milice, sans lequel aucun Roi ne pourrait prendre une pareille décision. Cela se passa au commencement d'avril de cette année 1581.

§ 2.

Il résulta de ces mesures que les Agha et Khalifa, que le Roi avait chassés, se concertèrent avec le Caïd Turc Bendali, qui, comme nous l'avons dit, avait été emprisonné par le Roi, lors de son arrivée à Constantinople,

en même temps que le Caïd Daït, pour avoir trempé dans les fautes d'Hassan Pacha. Bendali était alors au moment de quitter Alger, avec une mahalla de quatre cents Turcs, à la tête de laquelle le Roi l'avait mis pour aller châtier quelques Arabes révoltés. Les conjurés obtinrent de lui (qui avait conservé un grand ressentiment de son arrestation), qu'il subornât à prix d'or les Janissaires et les soldats placés sous ses ordres. On dit qu'un More d'Alger, très riche, nommé Caxès, avait donné cet argent; ils devaient se rendre à Alger et tuer le Roi; il était convenu entre eux que l'Agha prendrait sa place; que le Khalifa recouvrerait son emploi, c'est-à-dire la lieutenance de la Royauté, et que Bendali serait Beglierbey, ou Capitaine Général de la milice; ils avaient promis à Caxès des Caïdats et une grosse récompense. Pour faire réussir ce projet, l'Agha et le Khalifa, qui avaient été longtemps Janissaires, et avaient conservé dans la milice des amis nombreux et très affectionnés, surtout dans la mahalla que commandait alors Bendali, communiquèrent leurs desseins à leurs partisans, les séduisirent par leurs offres et leurs promesses, en sorte que beaucoup d'entre eux s'associèrent au complot et promirent d'y amener les autres pendant l'expédition. Bendali se chargea de les décider; il se trouvait alors à six journées d'Alger, et, désireux d'en finir, il fit des ouvertures à la plupart de ses soldats qui, alléchés par ses promesses et par l'espoir de s'enrichir (c'est ce que ces barbares désirent le plus), se rangèrent à son parti. Mais comme il s'était ouvert de son dessein à quatre vieux soldats, Boulouks Bachis, ceux-ci répondirent que, même au péril de leur vie, ils ne consentiraient pas à une telle méchanceté et trahison envers le Sultan. Cette fidélité eut le pouvoir de ramener dans l'ordre ceux qui étaient déjà pervertis; ils mirent le Caïd Bendali aux fers, et informèrent le Roi de ce qui se passait. Cet avis arriva à Alger le 30 avril, et le Roi l'ayant reçu fit arrêter très vite et très secrètement l'Agha et le Khalifa, qu'il

enferma dans une prison bien sûre de son palais, les faisant charger de lourdes chaînes aux bras et au cou, séparés l'un de l'autre ; il divulgua la cause de leur emprisonnement et rendit publiques les lettres que les Janissaires lui avaient écrites à ce sujet ; il dépêcha un chaouch à ceux-ci avec une lettre qui leur donnait l'ordre de tuer Bendali et de lui couper la tête. La nuit suivante, qui fut le 1^{er} mai, à minuit, le Roi fit sortir de la prison le Khalifa et l'Agha, leur fit couper la tête dans un souterrain et les fit enterrer dans le jardin (1) qui est contigu à son palais. Le matin arrivé, il laissa courir le bruit qu'ils s'étaient enfuis, et fit publier qu'il donnerait cent doubles de paie mensuelle et mille doubles de récompense à celui qui les lui amènerait ou qui lui dirait où ils se trouvaient. Le 8 mai, arrivèrent quelques Janissaires envoyés par leurs camarades de la mahalla avec la tête de Bendali, duquel le Roi fit confisquer tous les biens, ce qu'il avait fait trois jours auparavant pour les trésors et les esclaves de l'Agha et du Khalifa. Caxès se cacha pendant quelque temps et trouva plus tard de si bons médiateurs, qu'il obtint le pardon de son crime, en donnant au Roi Djafer une grosse somme, qui, selon ce qu'on m'a affirmé, se montait à trente mille ducats.

§ 3.

A la fin de mai, Ochali arriva à Alger avec soixante galères à fanal ; il allait à la conquête du Royaume de Fez, et voulait en chasser le Chérif pour le punir de la mauvaise volonté qu'il manifestait envers la Porte (comme nous l'avons dit dans le chapitre XX). Ochali, qui haïssait Djafer Pacha, parce qu'il n'avait pas traité aussi bien qu'il le lui avait demandé son Renégat Hassan Vénitien, prit occasion de la nécessité où il se trouvait de se pourvoir des choses nécessaires à son entreprise, pour le dé-

(1) Jenina.

posséder de beaucoup d'esclaves et d'agent ; cela causa un grand mécontentement au Roi, qui fut cependant forcé de se soumettre, Ochali étant supérieur à tous ceux qui gouvernaient les Provinces de l'Empire, et maître absolu pour tout ce qui concernait la guerre. Il voulut emmener avec lui la Milice d'Alger, tant à cause du besoin qu'il en avait pour son expédition que pour se venger de l'injure qu'il en avait reçue du temps où il gouvernait à Alger, d'où il avait été forcé de s'enfuir devant leurs menaces de mort (comme nous l'avons raconté). Quand il leur ordonna de s'embarquer, ceux-ci, craignant sa haine, s'y refusèrent, déclarant qu'ils n'obéiraient qu'à un ordre exprès du Sultan ; ils ajoutaient qu'il n'était pas juste de faire la guerre à un aussi bon Roi que le Chérif de Fez, qui ne leur avait jamais fait de mal et ne leur inspirait aucun soupçon pour l'avenir ; ils demandaient à Ochali d'envoyer immédiatement cinq galiotes pour aviser le Sultan de tout ce qui se passait, et celui-ci le fit, mettant ces navires sous le commandement de son Renégat Morat Agha. Dans ces galiotes, les Janissaires envoyèrent un Marabout renommé parmi eux, nommé Sid Bou Tika, avec des lettres pour le Sultan, dans lesquelles ils lui soumettaient les motifs de leur conduite et le suppliaient de ne pas permettre à Ochali, si fin et si astucieux, de s'emparer de Fez, parce que s'il conquérait ce Royaume, ayant une si puissante armée et déjà maître de Tripoli, où commandait un de ses Renégats, il pourrait facilement se soulever et se rendre Seigneur de toute la Barbarie (1). Les galiotes partirent d'Alger à la fin de mai et

(1). Haëdo nous montre bien clairement ici l'opposition que fit toujours la Milice au projet de la réunion de tous les royaumes de l'Afrique septentrionale. C'est en partageant ces défiances jalouses que la Porte perdit l'occasion d'assurer sa prépondérance dans la Méditerranée, et laissa les Pachaliks des côtes Barbaresques en proie aux discordes et à l'indiscipline des Janissaires. Plus tard, lorsqu'elle vit ces États se soustraire un à un à son obéissance, elle put regretter le passé.

arrivèrent rapidement à Constantinople, ne s'étant arrêtées qu'à Modon et Galipia.

Au commencement de ce même mois, Morat-Reïs partit d'Alger avec huit galères, et suivit toute la côte de Barbarie, du Ponent jusqu'au détroit; de là, il gagna Lagos, où il rencontra deux vaisseaux Bretons qui retournaient chez eux chargés de sel et ayant à bord plus d'un million de pièces de quatre et de huit réaux; il entourra ces vaisseaux avec ses galiotes, faisant un grand feu d'artillerie et d'arquebuses, et malgré la valeureuse défense des Bretons, qui répondirent aux Turcs par un tir bien nourri (car ils étaient très bien armés), après un rude combat des deux côtés, les Turcs coulèrent un des navires, duquel il ne se sauva que quatorze personnes qui furent prises; l'autre continua seul la lutte, mais finit par être forcé de se rendre et tomba au pouvoir de Morat-Reïs, qui, avec cette riche capture d'argent et de captifs, s'en retourna à Alger, où il arriva le 24 août; il y trouva Ochali et fut forcé de lui donner la plus grande partie de l'argent de la prise, pour subvenir aux frais de son armement.

En ce temps-là, Arnaut Mami, Capitan d'Alger, partit en course avec quatorze galères; pendant les deux mois que dura son expédition, il ne fit pas d'autre prise que celle d'un Chrétien aveugle, dans l'île de Turçia, et revint à Alger à la fin de juillet; il y trouva les cinq galiotes qui avaient été à Constantinople avec le Marabout Sid Bou Tika, envoyé de la Milice; ce voyage n'avait pas duré plus d'un mois, et le Sultan Amurat avait envoyé l'ordre à Ochali de renoncer à son entreprise, qu'il déclarait contraire à sa volonté; il le menaçait de lui faire couper la tête, s'il contrevenait à ses ordres. Ochali partit donc d'Alger, où il avait attendu les commandements du Grand Seigneur. Il revint à Constantinople avec sa flotte, au mois d'octobre (1), et s'occupa avec activité et par tous

(1) Les Indigènes s'étaient soulevés, et le pays était en proie à l'anarchie la plus complète. (Voir les *Négociations*, T. IV, p. 85.)

les moyens possibles de faire nommer de nouveau au gouvernement d'Alger son Renégat Hassan Vénitien (1); il obtint ce résultat en quelques jours; Djafer Pacha avait régné vingt mois environ, du mois d'août 1580 à mai 1582; il s'en alla en juin, avec six vaisseaux, deux à lui, et quatre de ceux qui avaient escorté Hassan Pacha, son successeur. Quand Djafer Pacha partit d'Alger, il était âgé de soixante ans, de haute taille, robuste, eunuque, très juste et plus compatissant pour les captifs Chrétiens que ne l'avaient été tous ses prédécesseurs.

CHAPITRE XXIII

Hassan Pacha Vénitien, vingt-quatrième Roi.

§ 1^{er}.

Hassan Pacha Vénitien fut nommé une deuxième fois Roi d'Alger, sur les grandes instances qu'en fit au Sultan son patron Ochali; il partit de Constantinople avec onze galiotes, dont sept à lui et quatre à son maître, au mois d'avril 1582, et arriva à Alger au mois de mai (2).

(1) D'après une lettre de M. de Germigny à Catherine de Médicis, ce fut Ramadan qui fut nommé à Alger: « Commandement a été » baillé et recommandé à Ramadan-Bassa, nouvellement party et dé- » pesché pour vice-roi en Alger, et duquel j'ay souvent escrit à » V. M.; mesme pour faire appréhender et conduire lié aux fers en » ceste Porte ung nommé Morat-Reis, grand Corsaire, etc. » (Loc. cit., t. IV, p. 124.)

(2) Voir la note précédente. Les choses ne se passèrent point comme Haëdo les décrit: Ramadan fut nommé et vint à Alger, où les habitants se soulevèrent contre lui, ainsi que le prouve une lettre de M. de Maisse au Roi, du 30 août 1584. « Assan-Aga s'est retiré » en Argier, et les habitants du país ont faict entendre au G. S. » qu'ilz luy obéiront très volontiers, mais qu'ilz ne vouloient souffrir autre gouverneur que luy; qui est une espèce grande de soulèvement parmy telles gens. » (Loc. cit., t. IV, p. 213.)

Avant sa venue, en mars, Morat Reïs était sorti avec neuf galères, côtoyant les côtes d'Espagne, sans avoir fait de prises ; après avoir doublé le cap Saint-Vincent, il rencontra une galère Espagnole, nommée *la Renommée*, qui avait été séparée de ses neuf conserves par une bourrasque qui l'avait surprise la veille ; la galère Chrétienne, en voyant les neuf Turques, les prit pour ses compagnons, et tomba ainsi déplorablement entre les mains de l'ennemi. Morat mit sur sa prise quelques Janissaires, et se rendit avec elle à Tenez, ville située à cent vingt milles à l'ouest d'Alger ; il l'envoya de là à destination, et se dirigea sur Alicante avec ses vaisseaux. Pendant le voyage, un captif Chrétien lui offrit, en échange de sa liberté, de lui procurer la prise d'un bourg, situé entre Alicante et l'île de Bendorni, à trente milles à l'est d'Alicante. Morat accepta le marché et débarqua nuitamment avec six cents mousquetaires, qui s'avancèrent à plusieurs milles dans l'intérieur des terres, saccagèrent et pillèrent ce bourg, y prenant plus de cinq cents personnes, tant grandes que petites ; exemple des grands malheurs qu'entraîne la captivité, puisque ceux qui sont au pouvoir de ces brigands infidèles leur servent de lumière pour nous nuire ! Il retourna à Alger avec ses captifs et son butin, et y arriva avec un temps favorable, le 1^{er} juin. Hassan Pacha reprocha très rudement à tous les Reïs d'être devenus bien timides et négligents de leurs devoirs, puisqu'ils avaient cessé de faire la course (à l'exception de Morat-Reïs) ; il leur déclara que, dorénavant, il faudrait faire comme par le passé, leur ordonna de mettre leurs navires en bon état, et les réunit au port d'Alger, où ils se trouvèrent au nombre de vingt-deux galères ou galiotes, avec lesquelles il partit sans plus attendre, et se dirigea vers les îles de Saint-Pierre, en Sardaigne, dans les petites baies où ils se cachèrent, avec l'intention de saccager un bourg nommé Iglesia ; mais les insulaires les ayant découverts, et s'étant mis en armes, ils

changèrent de dessein et vinrent à la plage d'Oristan, dans le même Royaume ; là, ils débarquèrent quinze cents Mousquetaires, et, ayant pris pour guide un captif Chrétien, ils entrèrent à quarante milles dans l'intérieur, et y saccagèrent un bourg nommé Polidonia, où ils prirent sept cents personnes ; et quoiqu'ils eussent été chargés par quinze cents cavaliers et beaucoup de fantassins, ils en furent quitte pour la perte d'une trentaine de Turcs, qui furent tués dans un défilé. Hassan, ayant embarqué ses prises, passa à l'île de Mal-de-Ventre, en face d'Oristan, et y arbora la bannière de rachat, ce qui fit accourir les habitants du Royaume pour traiter de la rédemption des captifs qui venaient d'être faits ; il en demandait trente mille ducats ; les Sardes n'en offrant que vingt-cinq mille, il rompit les négociations et partit, fort en colère, pour l'île de La Asinara, où il répartit les sept cents captifs entre ceux qui les avaient pris, et fit espalmer ses navires ; il y tint conseil avec ses Reïs sur ce qu'il y avait à entreprendre. Avant la clôture de la discussion, un captif Corse lui offrit, en échange de sa liberté, de lui procurer facilement la prise d'un bourg Corse fort riche, nommé Monticello. Cet avis lui sembla bon, et il promit la liberté au Chrétien, si sa proposition était suivie d'effet. Il se mit immédiatement en route, et, débarquant la nuit mille mousquetaires, il saccagea et pillà le bourg, en y prenant quatre cents personnes, se rembarqua sans résistance, prit avec ses vaisseaux la route de Gênes, et un dimanche, au point du jour, ravagea un autre bourg nommé Sori, situé à sept milles à l'est de Gênes, y prenant cent trente personnes, sans autre perte que celle de quatre Turcs qui furent tués à coups de pierres du haut des fenêtres. La nuit précédente, le Prince Jean-André Doria était arrivé d'Espagne à Gênes avec dix-sept galères ; aussitôt qu'il apprit l'incursion de la flotte Turque, il sortit du port dès le matin pour aller l'attaquer ; mais le Roi d'Alger fit si bien, que les galères de Doria ne purent le découvrir ; il

continua sa course du côté de la Provence, et le Prince jugea bon de rentrer au port.

§ 2.

Peu de jours avant ces événements, le Vice-Roi de Sicile Marc-Antoine Colonna était parti pour l'Espagne avec douze galères, mandé par le Roi Philippe II; en passant au cap de Noli, il rencontra lesdites galères de Gênes qui venaient d'Espagne, et ne voulut pas abaisser le pavillon de la Capitane qu'il montait devant la Réale de l'Amiral Jean-André, ainsi qu'il eût dû le faire, suivant l'usage, bien qu'il fût un des plus grands et des plus anciens Princes d'Italie; mais son orgueil ne voulut pas se soumettre à cette obligation; cela excita le courroux de Doria, qui le poursuivit avec ses galères pendant plusieurs milles, et qui, ne pouvant atteindre la Capitane, fit tirer un coup de canon. Immédiatement, Don Pedro de Leïva, Général de ces galères, monta dans sa frégate, vint trouver le Prince avec les onze galères qu'il commandait, et lui affirma qu'il avait été empêché de donner le salut par la défense formelle du Vice-Roi; cette explication ne satisfit pas beaucoup Jean André, qui cependant laissa les onze galères suivre la Capitane qu'elles rejoignirent à Villafranca de Nice, et s'en retourna directement à Gênes. Les vingt-deux galiotes d'Alger, étant sur la côte de France (1), reçurent des informations sur ces douze galères, qu'elles suivirent depuis Caborojo jusqu'à Marseille sans pouvoir les découvrir; poursui-

(1) Une lettre de Henri III à M. de Maisse, du 4 août 1584, nous donne quelques détails sur cette campagne: « Assan Aga, roy d'Alger, a séjourné huict jours aux isles de Marseille, après avoir pour-
» suivy le Doria jusques à trois milles de Gênes, et failly à rencon-
» trer Marc Antonio Colonna, cestuy-ci ayant receu en son passage
» toute faveur et assistance de mes ministres, ce qui luy a donné
» moyen d'eschapper ledit rencontre. » (*Négociations*, t. IV. p. 300.)

vant leur route vers la côte de Barcelone, elles arrivèrent, un matin, avant la pointe du jour, à Cadaques, et mirent à terre un peu de monde et une pièce d'artillerie, pour assiéger cette ville et la piller; les Turcs entrèrent dans quelques fermes, où ils prirent cinq Chrétiens qui donnèrent des nouvelles des douze galères et assurèrent qu'elles étaient à Palamos, sans méfiance, et qu'ils pourraient ainsi les prendre facilement; voyant, en outre, que Cadaques résistait plus qu'ils ne l'auraient pensé, et qu'ils couraient grand risque d'y être battus, ils se dirigèrent vers Palamos pour attaquer les galères Siciliennes; leur dessein ne réussit pas, parce qu'ils manquèrent leur atterrissage, à cause de l'obscurité de la nuit, et qu'au lieu d'entrer à Palamos, ils allèrent plus loin à l'Ouest, à une ville nommée Saint-Félix de Rijoles, située à quatorze lieues de Barcelone, et, y trouvant quelques saëties, ils crurent voir les galères qu'ils cherchaient et les attaquèrent; ils furent ensuite très courroucés de leur insuccès, et, ne pouvant plus espérer faire du mal à nos galères, ils poussèrent en avant et saccagèrent un bourg nommé Pinéda, situé à huit lieues de Barcelone, où ils prirent cinquante personnes; ensuite, voyant que sur toute cette côte on connaissait leur arrivée et que tous les habitants y étaient en armes, ils ne cherchèrent plus à entreprendre quelque chose d'importance, et cinglèrent vers l'embouchure de la rivière d'Althea, près d'Alicante, où ils débarquèrent. Hassan Pacha fit dire à des Morisques (qui lui avaient écrit, quatre mois auparavant, de venir les chercher avec ses galiotes pour les transporter à Alger) de s'embarquer avec leurs familles; pour faciliter cette opération, il envoya deux mille mousquetaires Turcs pour assurer leur route; c'est ainsi que s'embarquèrent environ deux mille Morisques, tant hommes que femmes; Hassan reprit avec eux la route d'Alger, et rencontra chemin faisant un navire Ragusain de cinq mille *salmas*, qui venait de Pulla et allait à Cadix avec une cargaison de blé; il prit sans diffi-

culté ce bâtiment, qui fut depuis racheté par son propriétaire, nommé le Capitaine Gaspard de Vicencio, Ragusain, pour neuf mille écus, en comprenant dans le rachat le pilote écrivain et la cargaison ; le capitaine eut un délai de trois mois pour payer la rançon. Cette course dura environ trois mois, du mois de juin au milieu d'août 1582 (1). Hassan retourna à Alger triomphant et enrichi de butin et de captifs ; là il s'occupa de ses fermes et métairies (comme c'était sa coutume), pendant tout le temps que lui laissaient les soins du gouvernement, jusqu'à l'arrivée de son successeur Mami-Arnaute, qui eut lieu au mois de mars de l'année suivante 1583 (2). Hassan Vénitien partit d'Alger au mois de mai, ayant gouverné environ un an ; il s'embarqua avec douze vaisseaux, huit à lui, et quatre de ceux qui avaient escorté Mami ; il fut ensuite Pacha de Tripoli, en Barbarie, où il resta deux ans (3). Depuis, le Sultan le fit grand Amiral ; il montra dans cette charge autant d'habileté et de valeur que son maître Ochali, et on peut dire qu'il fit encore plus de mal que lui à la Chrétienté ; il quitta Alger très mécontent d'être privé si rapidement du profit que lui rapportait ce gouvernement, ce qu'il donna bien à entendre à son départ, disant avec beaucoup de doléances que jusque là il n'avait pas su ce que valait Alger. Il mourut depuis à Constantinople, empoisonné, comme son maître Ochali, par Cigala (4) qui était envieux de lui,

(1) Cette date est fausse : voir la note précédente.

(2) Même observation qu'à la note précédente.

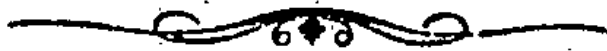
(3) En juillet 1588, un an après la mort d'Euldj-Ali. — En réalité, Hassan ne fut que le Khalifa de ce Pacha, qui conserva jusqu'à sa mort le titre de *Beglierbey d'Afrique*. (Voir les *Négociations*, passim). Quant à Hassan lui-même, il gouvernait encore Alger au mois de novembre 1587. (*Négociations*, déjà cit., t. IV, p. 619).

(4) Ce Cigala était fils du vicomte Scipion Cigala, Génois. Il avait été pris tout jeune par les Turcs en même temps que son père, à la

et désirait lui succéder dans sa charge d'Amiral, comme cela arriva, en effet, après sa mort.

H.-D. DE GRAMMONT.

(A suivre.)



bataille des Gelves, et s'était fait musulman. Il fut Pacha et généralissime sous le nom de Sinan-Pacha, épousa une des filles du Sultan Achmet, et parvint aux plus hautes dignités de l'empire.